

Laval théologique et philosophique



BOROWSKI, L.E., JACHMANN, R.B., WASIANSKI, E.A., *Kant intime*; KANT, Emmanuel, *Aphorismes sur l'art de vivre*; KANT, Emmanuel, *Correspondance*

Christian Boissinot

Volume 48, numéro 3, octobre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400725ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400725ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boissinot, C. (1992). Compte rendu de [BOROWSKI, L.E., JACHMANN, R.B., WASIANSKI, E.A., *Kant intime*; KANT, Emmanuel, *Aphorismes sur l'art de vivre*; KANT, Emmanuel, *Correspondance*]. *Laval théologique et philosophique*, 48(3), 481–487. <https://doi.org/10.7202/400725ar>

L.E. BOROWSKI, R.B. JACHMANN, E.A. WASIANSKI, **Kant intime**. Textes traduits de l'allemand, réunis et présentés par Jean Mistler. Paris, B. Grasset, 1985, 164 pages.

Emmanuel KANT, **Aphorismes sur l'art de vivre**. Textes réunis et présentés par Didier Raymond. Coll. Alphée. Paris, éd. du Rocher, 1990, 219 pages.

Immanuel KANT, **Correspondance**. Traduite de l'allemand par M.-C. Challiol, M. Halimi, V. Séroussi, N. Aumonier, M.B. de Launay et M. Marcuzzi. Paris, Gallimard, 1991, 909 pages.

Kant a mauvaise réputation : solitaire, austère (cf. A. Koestler, *Le cri d'Archimède*, Calmann Lévy, 1965, p. 133 : « [...] probablement le plus austère des philosophes »), inflexible, sûr de lui, totalement étranger au monde de la vie, préoccupé qu'il était à fabriquer des concepts et à préparer son grand œuvre de destruction (jugement de Mendelssohn dans sa préface aux *Méditations de l'aube ou leçons sur l'existence de Dieu*). Peu de philosophes connaissent le portrait sincère et émouvant que Herder a tracé de son maître alors qu'il était son étudiant à Königsberg. Mais qui ne connaît cette phrase de Péguy, attestant que le kantisme avait les mains pures mais qu'il n'avait pas de mains ? Et les attaques, aussi célèbres qu'ignobles, de Heine qui, dans *De l'Allemagne*, ne se gêne pas pour faire porter à Kant — et à Robespierre — le chapeau d'un badaud, d'un boutiquier, d'un peseur de café et de sucre qui, loin de se contenter de n'être qu'un misanthrope, voulait aussi être un démolisseur dans le domaine de la pensée ? Si l'on en reste à ces diarrhées écrites, Kant n'aurait eu ni vie, ni histoire, tout juste bon qu'il était à se vautrer dans sa solitude de célibataire pour mûrir d'odieux projets ; et l'on devrait éprouver devant cet homme, toujours selon Heine, un frémissement bien plus horrible qu'à la vue d'un bourreau. Kant serait ainsi le penseur, que dis-je, le monstre qui aurait négligé la pratique pour se réfugier dans les hautes tours de la spéculation exterminatrice.

Bien que les études kantiennes aillent bon train, cette caricature d'un rigoriste appartient encore malheureusement à l'imagerie philosophique contemporaine : reprise dans les ouvrages d'initiation et par les porteurs de prêt-à-penser, elle permet trop souvent d'éviter tout contact sérieux avec les textes. Or, partant de l'idée (sans l'accréditer naïvement puisque ses excès sont bien connus) qu'une meilleure compréhension de la vie d'un homme peut jeter un éclairage intéressant sur la compréhension de sa pensée, rien ne peut mieux rendre justice à Kant tout en faisant pièce à ce baragouinage que : 1) l'avis même de ceux qui l'ont intimement connu, 2) les réflexions en marge de ses œuvres les plus populaires, réflexions qui donnent pour ainsi dire une tournure moins arithmétique à sa pensée, 3) et la correspondance du philosophe. D'où l'importance des ouvrages que nous présentons. Ces trois biographies, dont on ne connaissait jusqu'à présent que des fragments épars réduits à l'état d'anecdotes, ces « aphorismes sur l'art de vivre » et plus de trois cents lettres de la plume même du philosophe et quelque deux cents de ses principaux épistoliers (la plupart de ces lettres pour la première fois disponibles en français), contribueront désormais, espérons-le, à tracer un portrait bienveillant et impartial de cet homme sans qui, on l'oublie trop souvent, l'on serait encore privé en philosophie de toute pensée critique.

Kant intime, publié il y a déjà sept ans grâce à l'initiative de J. Mistler, se compose de trois biographies de Kant. Écrites par des anciens disciples du philosophe et parues au lendemain de sa mort, elles sont, il faut bien l'avouer, de très inégale valeur. Celles de Borowski et de Jachmann, partiellement traduites, ne sont à vrai dire à peine rien de plus qu'une compilation d'historiettes. Nous devons abonder dans le sens de Mistler et avouer que l'écrit de Wasianski, presque intégralement traduit, est de loin le plus parlant puisque l'auteur a su donner à son travail le caractère d'une étude suivie sur la vie et la philosophie de Kant (p. 10). Il ne faut toutefois pas croire que les deux autres écrits soient totalement dénués d'intérêt. Faisons brièvement la genèse de ces trois biographies. Le 12 octobre 1792, Louis Ernest Borowski — que l'on a souvent qualifié d'arriviste —, sur le point de donner une conférence publique dans la « Société Allemande », écrivait à Kant qu'il avait choisi comme thème de sa conférence la vie du célèbre philosophe. Il lui faisait ainsi part de son intention

d'écrire une biographie future et par la même occasion lui faisait parvenir son manuscrit. Kant, extrêmement embarrassé, en raison de son aversion naturelle pour tout ce qui ressemblait de près ou de loin à de la «pomme», songea un instant à interdire le projet. Sauf que ne pouvant imaginer que le seul archevêque luthérien qu'ait eu la Prusse laissât de côté la travail assez considérable déjà entrepris, il accepta, à la stricte condition que la collection de documents ne parut pas de son vivant et que certains passages incorrects eussent été modifiés. (On sait maintenant par Vörländer que la seconde partie de la biographie n'a pas été revue par Kant). Reinhold Bernhard Jachmann était, lui, directeur de l'École provinciale de Conradino auf Jenkau. Il nous faut dans son cas balayer le soupçon d'arrivisme ou d'opportunisme. Ce serait Kant lui-même qui aurait demandé à son ancien élève et secrétaire, environ quatre ans avant sa mort, d'écrire sa biographie. Quant à Ehr Gott André Ch. Wasianski, le plus fidèle ami de Kant (cf. *Le conflit des facultés*, Pléiade, t. 3, p. 806) et témoin oculaire de ses pénibles dernières années, tout nous porte à penser qu'il a entrepris la rédaction de son manuscrit par respect et amour de son maître et ami, mais aussi pour adoucir les propos contradictoires qui s'étaient tenus sur Kant dans les derniers jours de sa vie, la familiarité de Wasianski avec Kant lui imposant le devoir de rédiger ses observations et ses réflexions et de mettre ainsi en garde contre les écrits qui auraient éventuellement pu tromper les admirateurs du philosophe (p. 59).

Les trois textes, malgré un côté anecdotique qui peut à la longue devenir agaçant, sont vivants et nous semblent éviter autant l'apologie aveugle que la mièvrerie sensiblerie. Ils nous montrent en somme Kant sans fard et dans son plus simple appareil (p. 59). Tant et si bien que le Kant rigoureux, maniaque à l'extrême, y trouve sa place. Avec raison. Inutile de camper au bord de l'imposture : l'horloge kantienne, plus régulière que celle de la cathédrale, a bel et bien existé. C'est ce Kant épris d'exactitude et de symétrie que l'on retrouve dans ses principales œuvres. Coucher à vingt-deux heures, réveil à cinq heures par un serviteur impitoyable chargé de lancer à la façon militaire : «C'est l'heure!», tasse de thé, pipe, cours, repas, promenade et ainsi de suite, tout néophyte connaît par le menu cette mécanique huilée qui provoque aujourd'hui une certaine stupéfaction. Ces biographies rompent toutefois des lances contre le portrait que l'on fait spontanément du philosophe. Kant n'était pas *que* cet homme inflexible et apparemment sûr de lui-même : comme tout être humain, il était aussi rieur, joueur, angoissé et, à sa façon, profondément humain. Si les calomnieurs veulent bien s'en donner la peine, ils auront l'impression, en lisant notamment la biographie de Wasianski, d'aborder une *terra incognita*. Kant, l'auteur de la spartiate *Critique de la raison pure*, pouvait rire ! Comme nous le «dévoile» si bien Borowski (p. 30), ses «cours étaient des exposés libres et faisaient une place à la plaisanterie et à l'humour». Kant maniait aussi l'ironie mordante avec force aisance (p. 90). Ainsi, heureux de n'avoir jamais eu de dettes, Kant se plaisait souvent à dire que lorsque l'on frappait à sa porte, il pouvait crier sans crainte : «Entrez ! Je sais que ce n'est pas un créancier !» (p. 40). Kant était également imitateur à ses heures. Témoin ce passage où Wasianski nous rapporte que le philosophe adorait imiter les langues de divers peuples. Malheureusement, le biographe préfère ne pas citer une conversation dans une langue orientale inventée par Kant, la laissant de côté parce que trop ... comique (p. 147) ! Il faut ajouter à ces détails croustillants une anecdote un peu plus connue, à savoir que Kant, ce célibataire solitaire et austère entre tous, ne pratiquait pas l'isolationnisme puisqu'il ne prenait jamais un repas seul. En effet, il avait un sens aigu de la réalité, tenait à s'informer de tout ce qui se faisait dans le domaine de la pensée ou survenait dans le monde. C'est ainsi que le nombre de ses convives ne devait pas être inférieur à celui des Grâces et ne devait pas dépasser celui des Muses. Cela assurait une conversation variée et les convives, la plupart moins âgés que Kant, mettaient par l'animation de leur jeunesse, gaieté et bonne humeur dans la compagnie.

Joueur, Kant l'était. Disons tout simplement à ce sujet qu'il ne détestait pas à l'occasion une petite partie de billard (on se rappellera que Louis XIV en avait prescrit l'usage après les repas afin de faciliter la digestion) ou de *hombre*, jeu de cartes d'origine espagnole se jouant à trois. Jeu qui, disait-il (p. 17), entretenait l'activité de l'esprit. Mais le point nodal de ces biographies demeure

sans conteste la mise à jour des profondes angoisses, voire des lubies du philosophe, preuve qu'il n'était pas celui que l'on aime dépeindre comme l'incarnation même de la certitude. Il faut comprendre d'entrée de jeu que le telos de Kant était de mener à bien sa mission, autrement dit de parachever sa réflexion (nous y reviendrons plus loin). Tout désagrément lui apparaissait donc fort contraignant: «Jamais peut-être aucun homme n'a porté autant d'attention à son corps et à tout ce qui le concernait» (p. 48). Depuis longtemps constipé, sans doute faute d'exercice, Kant attribuait, tenez-vous bien, ses maux de tête à l'électricité atmosphérique, cause également des épizooties meurtrières des chats qui se produisaient dans plusieurs villes à cette époque. Cette théorie (a-t-on besoin de rajouter qu'elle était erronée), Kant ne chercha plus onques à l'esquiver, si bien qu'il souhaitait vivement une révolution atmosphérique!

Ce n'est pas tout. À tout prix, notre philosophe voulait éviter la toux et l'éternuement. Pour ce faire, il marchait en tenant la bouche fermée et respirait par le nez. Éviter la transpiration n'était pas non plus une mince affaire. Dans les dernières années de sa vie, Wasianski devait le convaincre de changer de linge, Kant protestant avec véhémence, sous prétexte qu'il ne transpirait jamais (p. 91). La prolifération de punaises dans sa chambre à coucher tracassait aussi beaucoup notre philosophe. Il croyait dur comme fer, après maintes expériences, que la lumière était nécessaire à l'existence et à la reproduction de ces parasites et que l'obscurité empêchait leur multiplication. Autre anecdote savoureuse: installé dans la Magistergasse, sur la rive droite du Pregel, il trouvait fort désagréable le bruit des bateaux et celui des charrettes polonaises. Toutefois, son ennemi numéro un, qui le gênait plus que quiconque dans ses méditations, n'était pas, comme on se plaît généralement à le croire, Metzger, Eberhard ou encore Ulrich, mais ... un coq! En effet, il faut lire ce merveilleux passage où il est dit que le philosophe prussien essaya d'acheter à n'importe quel prix cet insupportable oiseau pour retrouver le silence, que rien n'y fit et qu'il décida de déménager! Le Moïse de la nation allemande, comme aimait l'appeler Hölderlin, vaincu par un vulgaire oiseau de basse-cour. On aura tout entendu!

On pourrait multiplier les exemples prouvant que Kant était un être tourmenté, peut-être trop attentif aux petites choses de la vie quotidienne. Celles-ci lui rendaient pénible l'étude et lui empoisonnaient la vie. Il faut donc critiquer le primitivisme dont font preuve maints historiens lorsque vient le temps de brosser un tableau de la personnalité du philosophe. Dans des passages parmi les plus bouleversants qu'il nous ait été donné de lire, Wasianski évoque à quel point Kant était profondément humain. Nous connaissons tous la célèbre phrase que Kant prononça, alors que, gravement malade et presque aveugle, il se leva de son siège à l'arrivée du médecin et refusa obstinément de s'asseoir avant lui: «*Das Gefühl für Humanität hat mich noch nicht verlassen*» (*Immanuel Kant, sein Leben in Darstellungen von Zeitgenossen*, Deutsche Bibliothek, Berlin, 1912, p. 298). Deux autres passages fort émouvants méritent de retenir l'attention. Le vendredi dix février, deux jours avant la mort du philosophe, Wasianski arriva devant son lit, lui souhaita bon matin et lui demanda s'il le reconnaissait. Kant répondit: «Oui!», et sortant sa main de sous les couvertures, la passa affectueusement sur la joue de son ami. Autre signe de l'amitié profonde du philosophe, et geste touchant entre tous, le samedi onze, les yeux éteints, ne pouvant plus répondre, il remercia pour la dernière fois Wasianski en se penchant pour l'embrasser: «Ce contact me fit frissonner. Il me tendit de nouveau ses lèvres pâles: j'osais à peine penser qu'il avait voulu, dans cet adieu, me remercier pour de longues années d'aide et d'amitié» (p. 157).

Énumérons en terminant quelques détails biographiques savoureux parmi la pléthore que nous offrent ces textes et qui sont pour la plupart inconnus. Immanuel, que sa maman appelait affectueusement son petit Manuelchen, ne mesurait que cinq pieds. Extrêmement généreux, il donnait tous les ans pour aider sa famille ainsi que le Bureau de bienfaisance une somme de mille cent vingt-trois florins, mais ne faisait jamais l'aumône (p. 23). À l'instar d'un Thalès (cf. Aristote, *Politique*, 1259a), Kant aurait pu gagner beaucoup d'argent avec les droits d'auteur de ses livres ou en plaçant

cet argent chez son ami Green; mais il se contentait d'honoraires très modestes, de sorte que son domestique était plus riche que lui (p. 95)! L'argent ne représentait donc à ses yeux rien de plus qu'un moyen pour faire le bien. Ceux qui lisent Kant dans le texte allemand et l'accusent de ne pas écrire de manière aussi attrayante qu'un Mendelssohn (Kant le reconnaissait lui-même. Voir *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Pléiade, t. 2, p. 26) semblent oublier deux choses: la difficulté de rendre un système aussi complexe de façon «étincelante» et son refus, dans ses plus jeunes années, d'une chaire de poésie. Son style littéraire ne devait donc pas être si ampoulé que cela. Borowski lève à tout jamais le doute sur la supposée misogynie du philosophe: Kant a été amoureux de deux jeunes filles, parfaitement dignes de lui, qui lui ont inspiré l'une après l'autre une inclination. Il ne connaît toutefois pas la raison pour laquelle Kant n'a pas contracté mariage (p. 24). Et que dire du petit fait cocasse que voici: à soixante-dix ans passés, chez son ami Motherby, Kant s'asseyait à table à côté de la fiancée du fils aîné de son hôte et prenait soin de se mettre du côté où il avait bon œil, pour obéir au sentiment de la beauté resté très vif dans son âme! Signalons aussi que celui que l'on considère comme le penseur qui donna ses lettres de noblesse à la sensibilité en esthétique, ne possédait ni peinture ni gravure, sauf un portrait de Rousseau dans son bureau, et appréciait peu la musique. Il n'aurait jamais de plus, apprend-on, porté une appréciation sur un quelconque artiste. Kant détestait également les fêtes pour leur *pathos* fade et banal, était l'ennemi déclaré de la bière (à l'encontre de Voltaire), mais un grand ami des animaux. Il n'aurait tutoyé qu'une seule personne dans sa vie, son ami le docteur Trumer. Mais cela suffit. À regret, Mistler fait remarquer que durant les quatre années consacrées à cette traduction, personne n'a exprimé le désir d'emprunter l'un ou l'autre de ces ouvrages. Cette situation ne doit plus se reproduire.

«Il en est de la philosophie comme de la musique. côté des grandes symphonies, les pièces courtes ont elles aussi leur charme.» Voilà la formule extrêmement originale qu'a trouvée D. Raymond pour nous présenter ce qu'il intitule, en se souvenant des aphorismes sur la sagesse de vie de Schopenhauer, «Kant. Aphorismes sur l'art de vivre.» Recueil de réflexions qui n'hésite pas à dépeindre Kant sous les traits d'un homme aimant discourir sur les choses de la vie quotidienne et d'un observateur des tempéraments, des races et des peuples, réflexions tirées d'œuvres diverses et regroupées sous une bannière commune (exemple: mélancolie). Pour originale qu'elle soit, cette présentation se place d'emblée dans une stratégie qui donne au lecteur cette singulière impression que Kant aurait été un penseur austère dans ses écrits les plus célèbres et un penseur plus «léger» dans ses écrits mineurs ou moins connus. Stratégie abusive, et le connaisseur de Kant le sait bien. Autre désagrément notable: l'isolement des extraits qui, hors contexte, se prêtent à moult interprétations. Raymond n'a pas jugé nécessaire de présenter, fût-ce sommairement, les œuvres d'où il tire ces courts extraits. Choix personnel qui ne nuit généralement pas à la bonne compréhension mais qui peut s'avérer à long terme nocif, si l'on se réfère par exemple aux réflexions de Kant sur la race noire. Ce texte en particulier, non encadré par des notes explicatives, fait naître le sentiment déplaisant que Kant était raciste. Il aurait fallu rajouter des bémols. En outre, il est excessivement curieux que le présentateur, disposant pourtant d'un vaste réservoir d'œuvres, se limite principalement à deux, soit les *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* et l'*Anthropologie du point de vue pragmatique* (192 extraits sur 250, si notre compte est juste). Bien que le présentateur ne le mentionne nulle part, il importe de toujours garder à l'esprit que les *Observations* datent de 1763, période de sa réflexion où le philosophe de Königsberg subit encore fortement les influences de Rousseau et des essayistes anglais et où il n'est pas encore en pleine possession des principaux éléments de son système. Quant à l'*Anthropologie* (qui, soit dit en passant, n'est pas un traité mais regroupe les notes prises par Kant sur un peu plus de vingt ans en vue de ses cours consacrés à l'anthropologie), Michel Foucault a judicieusement noté que des glissements majeurs sont survenus au fil des années dans la signification même de l'anthropologie et dans la définition du point de vue pragmatique. Ensemble en définitive assez hétérogène

qu'offrent ces *Aphorismes*, où une introduction générale, on le voit mieux maintenant, aurait été la bienvenue.

Comme si ce n'était déjà pas suffisant, nous devons pourtant formuler d'autres réserves. Ainsi, le titre choisi ne coule pas de source. Ce que l'on nous présente relève de l'observation sur la vie de société, de l'anecdote, du conseil et de la digression, non d'un «art de vivre» tel que Kant pouvait l'entendre. Oublie-t-on si facilement que Kant a présenté ses *Observations* comme l'œuvre d'un observateur justement, non d'un philosophe (Pléiade I, p. 451)? L'«art de vivre» pour Kant nous semble bien plutôt signifier l'application du principe de la morale, des fins que l'homme doit se proposer pour agir, en d'autres mots la détermination des règles pour l'application des principes moraux fondamentaux, sans jamais se rabaisser au niveau de l'expérience. Kant s'est d'ailleurs efforcé d'établir cette espèce de «manuel du savoir-vivre et des usages mondains» (Cf. l'introduction d'A. Philonenko à la *Métaphysique des murs. Deuxième partie, Doctrine de la vertu*, Paris, Vrin, p. 10) dans la *Doctrine de la vertu*, texte capital où l'on constate que le philosophe n'était pas un adversaire du bonheur puisque celui-ci appartient à l'ordre moral, mais n'est pas un principe. Un titre comme *Observations de Kant sur les particularités de la race humaine*, moins percutant certes, aurait été néanmoins plus convenable.

Convient-il malgré tout de souligner l'utilité de cet ouvrage? La réponse est affirmative, puisque abstraction faite de lacunes indiscutables, il faut avouer que ce petit livre ébranle bien des mythes: «[...] Kant n'était pas l'homme glacial, dépourvu d'humour et de fantaisie [...] que l'on dépeint habituellement. Ce ne serait pas prendre en compte cette partie de son œuvre où Kant use beaucoup d'images et de métaphores au lieu de concepts» (p. 18). Et Raymond d'ajouter: «C'est le Kant psychologue discourant des choses de la vie quotidienne que nous découvrons». Fait non négligeable, ce livre, si sa teneur est philosophique, s'adresse néanmoins à des non-philosophes, puisque la collection Alphée publie essentiellement des œuvres de littérateurs et touche ainsi un plus vaste public. Cette démythification d'un certain Kant ne peut que nous réjouir au plus haut point.

H. J. De Vleeschauwer avait déjà noté combien la pensée de Kant dans sa correspondance présentait un avantage sur le texte même des œuvres systématiques en ce qu'elle y apparaissait plus spontanée, plus dégagée et moins sujette à devoir se plier aux exigences des formes du raisonnement. Cassirer, dans *Kants Leben und Lehre*, avait largement mis à contribution la correspondance du philosophe, disant qu'elle révélait et exprimait l'essence et la formation de ses idées fondamentales. Encore fallait-il, pour s'en rendre compte, traduire en français la totalité de la correspondance de Kant. On avait cru à une certaine époque, pas si lointaine, ce projet irréalisable, en raison de l'intérêt uniquement historique et documentaire de la plupart de ces lettres. (Cf. J.-L. Bruch, *Kant. Lettres sur la morale et la religion*, Aubier, Montaigne, 1969, p. 17: «Ainsi y a-t-il tout lieu de penser qu'une traduction intégrale de la correspondance de Kant ne verra jamais le jour en France.» Livre dont on saurait assez vanté les mérites, en ce qu'il présente magnifiquement le laboratoire de l'*Aufklärung*. Nous nous en inspirons largement pour ce qui suit). On redoutait donc assurément de travailler un désert de sable. Voilà pourtant donné le coup de barre. La correspondance de Kant, qui comprend les 288 lettres des tomes neuf à treize dans l'édition de l'Académie de Berlin, celles ajoutées dans le tome vingt-trois de 1955 et quelques-unes découvertes récemment, est enfin disponible en français, complétée par environ deux cents lettres de correspondants que l'on a aussi cru bon de traduire. Travail colossal fait par une équipe de six traducteurs.

Avant tout, une mise en garde. Le lecteur ne doit pas s'attendre à retrouver ici des révélations sensationnelles, des explications profondes, des confidences, encore moins le grand Midi de la pensée kantienne. Les lettres ne font en général que reprendre ce que l'on connaissait déjà; certes, on pourra çà et là trouver des éclaircissements sur un détail en particulier, sur la genèse d'une œuvre ou d'une idée, sur la composition des œuvres et d'indispensables indications historiques pour les

érudits. Outre les lettres les plus célèbres, traduites par le regretté J. Rivelaygue et parues dans la Pléiade, lettres que l'on reprend ici dans leur intégralité, mentionnons celles-ci : la lettre du printemps 1792 à Maria von Herbert, dans laquelle Kant développe ses idées sur l'amitié, le remords, le rigorisme, qui occuperont une place importante dans l'économie de la *Doctrine de la vertu*; la lettre du 21 décembre 1792 à Johann Benjamin Erhard, qui expose en abrégé les vues de Kant sur le droit criminel tel qu'il sera présenté dans la *Doctrine du droit*; la lettre à Lavater du 28 avril 1775, qui préfigure en germe la théorie kantienne de la révélation et de la grâce; les lettres à Wolke, Basedow, Regge, Campe, Crichton, dans lesquelles Kant exprime ses vues sur l'éducation; les échanges avec Beck, où Kant réagit à la réception de la *Critique de la raison pure*. Mais il ne faut pas se bercer d'illusions. Kant n'est pas un Voltaire, c'est-à-dire un grand épistolier. En partie à cause du contexte nouveau de l'époque, qui voit se multiplier les périodiques et les revues et qui rend quasi superflus les échanges épistolaires, en partie à cause de Kant lui-même, du caractère non décisif d'un très grand nombre de lettres, d'une absence quasi totale d'humour (hormis la lettre à mademoiselle Charlotte von Knobloch de 1763, dans laquelle Kant se moque gentiment des visions de Svedenborg), de l'absence d'une correspondance soutenue avec des personnes illustres et d'une négligence proverbiale dans ses réponses. Qu'à cela ne tienne! Comme l'a si bien souligné Marianna Simon dans sa belle analyse du livre de Bruch (Cf. *Revue internationale de philosophie*, 1972, n°. 99, p. 205), c'est Kant lui-même que nous rencontrons ici et qui revit pour ainsi dire sous nos yeux. Au fil de ces lettres, on apprend à connaître la relation personnelle du philosophe à son œuvre et la trame même de son existence. Au jour le jour, c'est l'environnement affectif de Kant dans lequel nous nous trouvons plongés, environnement qui fait de lui un témoin et surtout un acteur des événements privilégiés du dix-huitième siècle : le *Philanthropin* de Dessau, le *Pantheismusstreit*, les luttes avec la censure, la foire aux livres de Leipzig ou la Révolution française. Rencontre avec un Kant animé par une curiosité insatiable pour tout ce qui relève de la pensée : des balbutiements de la métapsychologie aux *Essais* de Montaigne, en passant par le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de Barthélémy, etc. Rencontre avec un Kant généreux, qui recommande, pour ne nommer que ceux-là, Fichte, Bahl, Boehnke, Jacobi, Riess, Cruse, Sundt, Motherby, pour un poste quelconque. Rencontre avec un homme désireux de porter à son terme sa mission malgré la rêvasserie, l'enclume de son pupitre, le maniement du lourd marteau des mêmes cours (lettre à Johann Gottlieb Lindner, 28 octobre 1759), la vieillesse et la maladie.

L'abondance et la précision des notes et explications font de cet ouvrage un outil précieux. Pour conclure, nous ne formulerons que quelques interrogations. Pourquoi ne pas avoir retenu les traductions fort soignées de J.-L. Bruch des lettres touchant la morale et la religion? Querelle intestine? Notons que la Pléiade avait également passé sous silence ce travail de Bruch dans la bibliographie où sont proposées des études générales sur la pensée de Kant. Nous nous expliquons mal cette sorte de conspiration du silence. Quant aux principaux correspondants, nous aurions aimé savoir quels critères ont orienté les traducteurs dans le choix de ces deux cents quelque lettres parmi plus de six cents disponibles. Intérêt historique, documentaire, biographique? En l'absence de tels critères de sélection, il nous faut donc déplorer la curieuse coupure de la lettre du 25 novembre 1798 de Kiesewetter, dans laquelle il confie à Kant le secret de la cuisson des navets, légume dont raffolait notre philosophe et dont il ne pouvait, semble-t-il (lettres 404, 434, 435, 443, 447, etc.), se passer. Détail insignifiant, diront certains, qui n'intéresse que les amateurs de bonne chère, mais qui rivalise bien d'importance, et de saveur, avec certaines lettres de correspondants que l'on a traduites et qui n'en valaient, selon nous, guère la peine.

Kant, homme et philosophe austère? Les trois ouvrages que nous avons présentés rectifient ce dur jugement, ou du moins, permettent de l'adoucir. Un ancien camarade de chambrée, J. H. Wloëmer, disait un jour à Kant que son style était si riche en parenthèses et en conditions préalables qu'il lui fallait garder à l'esprit la démarche suivante : poser un doigt sur un mot, puis un deuxième, un

troisième, un quatrième, etc. Et avant d'avoir tourné la page, il manquait de doigts! Le lecteur contemporain qui vise l'objectivité intellectuelle ne doit pas se servir de cette excuse. Tous les penseurs qui s'intéressent déjà à Kant ou ceux qui ont fraîchement décidé de se lancer dans l'aventure philosophique trouveront dans ces ouvrages de précieuses indications sur l'homme et le philosophe. Il faut maintenant souhaiter qu'ils ne manqueront pas de doigts.

Christian BOISSINOT
Université Laval

Frédéric LENOIR, **Le temps de la responsabilité**. Entretiens sur l'éthique avec Jean Bernard, Marie-Colette Boisset, Jacques Delors et al. ; postface de Paul Ricoeur, Paris, Fayard, 1991, 272 pages.

Ce n'est pas par extraordinaire si ce livre, curieusement intitulé *Le temps de la responsabilité*, voit le jour. À moins d'être superbement anthropocentré, qui donc n'est en mesure de constater que notre époque se signale par son caractère inédit? Le mot « inédit » prétend dérisoirement regrouper une kyrielle de situations nouvelles qui affectent l'agir humain dans son ensemble : relativisme des valeurs, dérive nouvelle d'individualisme, scepticisme moral, volatilité des échanges, possibilité de s'auto-anéantir, positivisme juridique et que sais-je encore! Faire l'inventaire de ces épiphénomènes peut à la limite être une grande joie pour l'amateur de statistiques mais ne peut suffire à occulter cette lapalissade : l'être humain a vu son agir profondément affecté et il se verra définitivement propulsé dans un vacuum de sens s'il est incapable de penser l'éthique à l'âge démocratique. L'urgence d'une telle réflexion est donc bel et bien réelle et constitue le point de départ de cette collection d'entretiens. Dans ce qu'il considère lui-même comme le cœur de son ouvrage, Frédéric Lenoir, jeune philosophe et journaliste, choisit d'interroger acteurs et témoins de la vie sociale (représentants de domaines aussi divers que les sciences de la vie, l'environnement, l'économie, l'entreprise, les médias, la politique) sur l'actuelle résurgence des préoccupations éthiques et sur l'épineuse question du *fondement* de l'éthique. Dès l'avant-propos, Lenoir ne tente pas de dissimuler son intention : les bouleversements issus de la science et de ses retombées technologiques appellent une révolution globale de la conscience humaine, puisqu'à des maîtrises nouvelles correspondent des « responsabilités » nouvelles. On voit bien, d'après ce verdict, que la réflexion éthique ne doit plus seulement être l'apanage des moralistes ou des théologiens, mais est destinée à faire l'objet d'un vaste débat public.

Nous aurions souhaité un peu plus de nuances dans cette présentation. Subodorer le progrès techno-scientifique comme cause *certaine* des grands maux qui sévissent à notre époque ne peut à notre avis qu'imparfaitement rendre compte de la situation. D'autres lectures sont possibles. Ne pensons qu'aux pénétrantes analyses de Heidegger pour qui deux processus, le devenir-sujet de l'homme et le devenir-image du monde, incarnent les fondements ontologiques des Temps modernes, dont la science mathématique et la technique ne sont que des traits parmi d'autres. Heidegger n'est évidemment pas le seul penseur à s'être interrogé sur l'essence de notre modernité et, sans entrer dans la spirale des causes et des références, Lenoir aurait à tout le moins pu prendre acte de l'une de ces analyses, afin de donner comme porte d'entrée à son livre autre chose, nous semble-t-il, que des *argumenta ficulnea*. Hormis cette réserve, somme toute minime, les questions posées sont aussi essentielles que difficiles. Sur quelle ontologie et sur quelle anthropologie l'homme contemporain peut-il chercher à fonder une éthique? Comment fixer des règles, comment réintroduire certaines limites en l'absence de références objectives ou transcendantes? Comment parvenir à un consensus sur un certain nombre de valeurs et de principes éthiques fondamentaux dans une société où chaque individu se sent libre de créer sa propre morale (p. 13)? Chaque intervenant est donc convié à